

# LIBRAIRIE LE LIVRE DE JADE

## SORTIE D'EGYPTE



*Emm. P.*

*Mézères - Avril*

### commentaire sur le psau- me 113-114 : IN EXITU

**L**ORSQUE Israël sortit d'Égypte ; lorsque, tous les jours, V. 1.  
tu sors d'Égypte, Israël, c'est-à-dire Vainqueur de Dieu,  
Homme Fort, tu sors de la maison de servitude. SI TU  
VEUX.

A chaque instant, tu t'en vas du milieu d'un peuple barbare.  
Seul ne sera pas barbare le peuple que tu feras, qui marchera  
aussi à la grande lumière, et qui justement ne sera pas un peuple :

19

8

Courrier électronique : [lelivredejade@gmail.com](mailto:lelivredejade@gmail.com)  
Téléphone / WhatsApp : +33 7 69 86 15 02  
<https://app.slamlivrerare.org/membres/le-livre-de-jade/>

Conditions de vente conformes à notre rigoureuse morale personnelle, au *Code de commerce* ainsi qu'au code des usages commerciaux et à la charte de déontologie du Syndicat de la Librairie ancienne et moderne.

LE LIVRE DE JADE

Société par actions simplifiée au capital de 5 000 € — Siège : 33, rue de l'abbé Groult, 75015 Paris —  
RCS : Paris — SIRET : 977 682 178 00016 — TVA intracommunautaire : FR 25 977 682 178 — Banque : BNP  
PARIBAS, 1, rue de Médicis, 75006 Paris — BIC : BNPAFRPPXXX — IBAN : FR76 3000 4016 5700 0101 7183 935.

**1. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) — André DERAÏN (1880-1954).** L'ENCHANTEUR POURRISSANT. Paris, Henry Kahnweiler, 1909. Maroquin rouge janséniste, dos muet, doublures « bord à bord » de box crème, garde de même box crème, plats et dos de la couverture d'origine en vélin conservés [H. Alix, c'est-à-dire ici Henri Alix], 26,9 × 19 cm. Quelques feuillets peut-être lavés.

**Exceptionnel « exemplaire de travail » sur Japon de l'un des plus grands livres illustrés du vingtième siècle, premier livre publié par le jeune Kahnweiler.**

**Il s'agit vraisemblablement de l'un des tout premiers exemplaires assemblés, sinon le premier, à partir de feuillets d'essai, tous sur Japon.**

Il porte en effet à la justification cette note autographe signée de l'éditeur : « Exemplaire de travail retrouvé et authentifié par moi ce jour 10 [illisible] 1959 ». Le mois semble être avril ou février.

Si cet exemplaire n'est donc pas signé par Apollinaire et Derain, il présente la particularité peut-être unique de l'être par Kahnweiler.

**La reliure doublée bord à bord est parfaite. Elle est l'œuvre d'Henri Alix, excellent relieur disparu le 2 août de cette même année 1959, à trente-huit ans.** Absolument janséniste, elle ne porte pas même de titre au dos. Si la signature « H. Alix » a été utilisée par Hélène Alix après la disparition de son mari, le dos muet sur un maroquin strictement janséniste constitue une marque de fabrique de ce dernier, qui était de plus passé maître dans l'art de la reliure bord à bord.

Le tirage annoncé de cet ouvrage capital dans l'histoire du livre illustré moderne est de 100 exemplaires mis dans le commerce, dont 25 sur Japon et 75 sur Arches, 4 exemplaires de chapelle, et 2 exemplaires de dépôt légal dont les bois sont tirés à partir des planches rayées. Nous n'avons trouvé trace dans aucun ouvrage de référence de cet exceptionnel « exemplaire de travail ».

Références que l'on a pris le parti de ne pas paraphraser, mais que l'on consultera avec profit, même si cet exemplaire n'est, comme on l'a dit, jamais cité :

— Antoine Coron, *De Goya à Max Ernst*, numéro 28.

— François Chapon, *le Peintre et le livre* (Flammarion), pages 95-101 et 283.

— Gérard Bertrand, *l'Illustration de la poésie à l'époque du cubisme, 1909-1914*, pages 14-40.

On complètera par les ouvrages plus généraux sur Kahnweiler : catalogue de l'exposition au Centre Georges Pompidou (1984), biographie par Pierre Assouline (*l'Homme de l'art : D.-H. Kahnweiler (1884-1979)*), *Daniel-Henry Kahnweiler, marchand et éditeur* (catalogue de l'exposition au Musée Picasso de Barcelone du 1<sup>er</sup> décembre au 19 mars 2023), &c.

25 000 €

**2. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) [mais également Pascal PIA (1903-1979)].** JULIE OU LA ROSE. À Hambourg et se trouve à Paris. Broché sous couverture remplée, 19 × 13,8 cm, étui.

Recueil de poésies libres publié en 1927 par René Bonnel, mêlant authentiques poèmes d'Apollinaire et poèmes de Pascal Pia faussement attribués à l'auteur d'*Alcools*. Le tirage annoncé est de 5 Japon et 60 Arches.

**Très bel exemplaire de tête sur Japon, broché.**

Les authentiques poèmes d'Apollinaire sont « Épithalame » (publié dans *Littérature*, nouvelle série, n° 13, juin 1924), « Petit balai » (publié dans *Lacerba*, n° 14, 15 juillet 1914) et « le Teint » (également publié dans *Lacerba*, n° 14, 15 juillet 1914).

Pia, 718 ; Dutel, 1820.

600 €



1, inévitable illustration

**3. [Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918)] attribué à ; mais en réalité Pascal PIA (1903-1979) — Tsugouharu FOJITA (1886-1968). LE VERGER DES AMOURS.** Orné de six pointes sèches [de Foujita]. Monaco, 1924 [en réalité 1927]. Demi-marroquin bordeaux à coins [G. Huser], 19,3 × 13,5 cm. Très rares rousseurs pâles.

**Édition originale. L'un des 3 exemplaires nominatifs sur Chine, celui-ci au nom de René Bonnel, l'éditeur de l'ouvrage, contenant une suite en sanguine des pointes sèches libres de Foujita.**

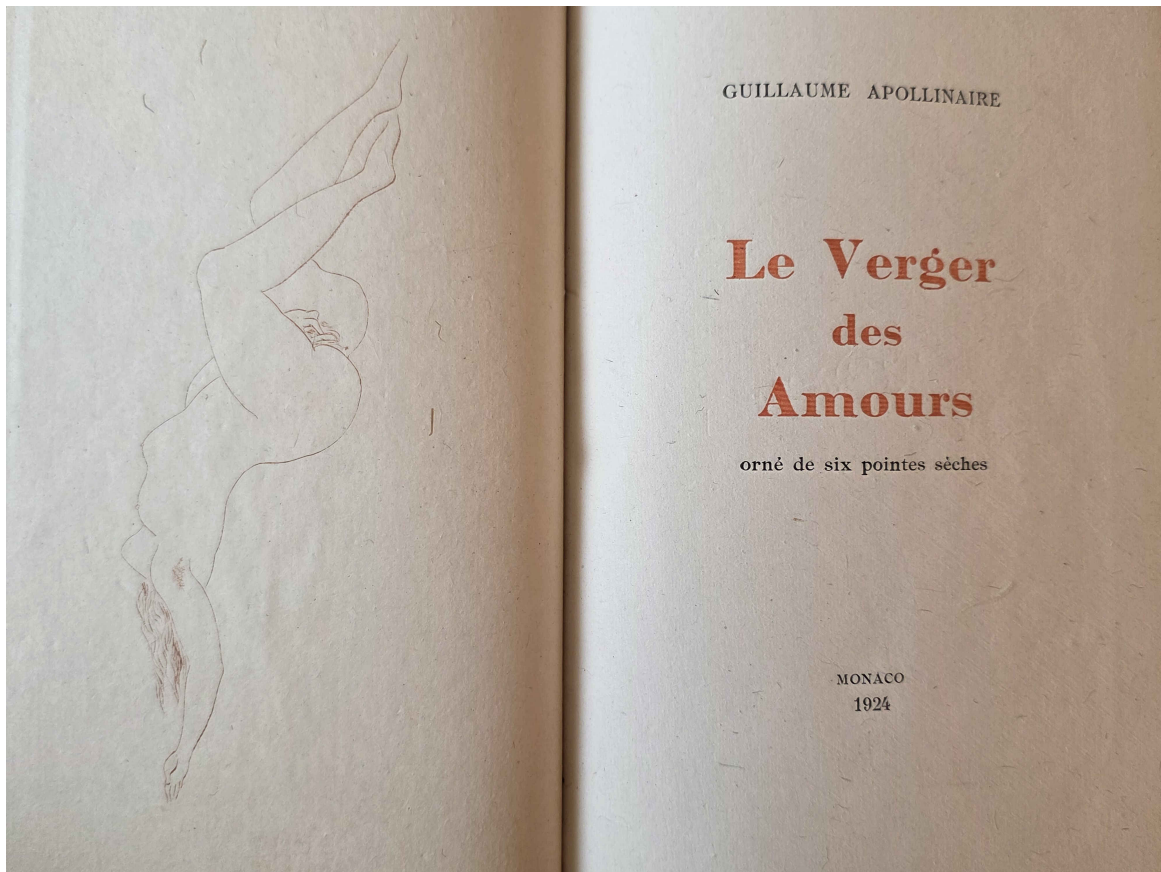
Selon Pia, le véritable auteur de ces poèmes libres, il s'agit de l'édition originale, publiée en 1927 par René Bonnel à 120 exemplaires sur Rives numérotés de 1 à 120 et 3 exemplaires nominatifs sur Chine. Il était particulièrement bien placé pour le savoir — l'un des exemplaires sur Chine est du reste à son nom (vente Nordmann, première partie, lot 316, reliure de Paul Bonet, 10 200 € frais inclus).

Nous ignorons la raison pour laquelle Pia ne fait aucune mention des exemplaires sur Japon que l'on rencontre parfois et dont Dutel écrit qu'ils font partie d'une autre édition qu'il qualifie tout comme celle-ci d'originale (*Supplément*, 2586 bis). Devant ce mystère bibliographique et sémantique, nous inclinons à penser, sinon que la présence d'un exemplaire de chacune de ces deux éditions s'impose dans toute bibliothèque, du moins que l'édition comportant les trois exemplaires nominatifs sur Chine (l'un au nom du véritable auteur du texte, Pascal Pia, le nôtre au nom de l'éditeur du volume, René Bonnel, et le troisième probablement au nom de l'illustrateur, Foujita) est vraisemblablement « la bonne », et que les trois exemplaires sur Chine sont en conséquence « les meilleurs » — ils sont du reste plus rares que les dix Japon...

Exemplaire parfaitement établi par Huser. (« Artisan de grande qualité, il était apprécié pour la finesse de ses reliures », nous dit Fléty.)

Pia, *Enfer*, 1497 ; Dutel, 2587.

5 800 €



3

**4. [Joseph CHALIER (1747-1793), Siège de Lyon de 1793].** OFFRANDE À CHALIER. Ou idées vraies et philosophiques, tracées à la hâte et offertes à son défenseur officieux ; Par un homme libre et un ami des hommes. L'an premier de la liberté, 1793, du 29 mai au 14 juillet. Demi-chagrin, 19,6 × 12,6 cm. 1 feuillet (titre, verso blanc), 1 feuillet (« Courte introduction », verso blanc), pages [5]-30. Frottements à la reliure.

**Édition originale rare de ce plaidoyer en faveur de Joseph Chalier, guillotiné à Lyon le 16 juillet 1793.** Il serait l'œuvre de Jean-Marie Chassignon, Lyonnais mort en 1796, ainsi que l'indiquent une note manuscrite au feuillet de titre et une autre note sur un feuillet relié en tête du volume. S'il s'agit bien de l'auteur de *Cataractes de l'imagination [...]*, cela peut surprendre, Chassignon ayant manifesté une véhémence hostile aux Jacobins. Six vers imprimés sur la page de titre de cet opuscule peuvent néanmoins fournir une explication à l'apparente contradiction que constitue cette défense de Chalier par un de ses anciens opposants : « Dans Chalier magistrat je vis une panthere : / J'appellai sur son front les fleches du tonnerre / Et des lois le glaive vengeur. / Chalier, chargé de fers, est devenu mon frere. / Non, ciel ! en exécrant son ame sanguinaire, / Je ne puis lui fermer mon cœur. »

**L'exemplaire est enrichi de plusieurs documents :**

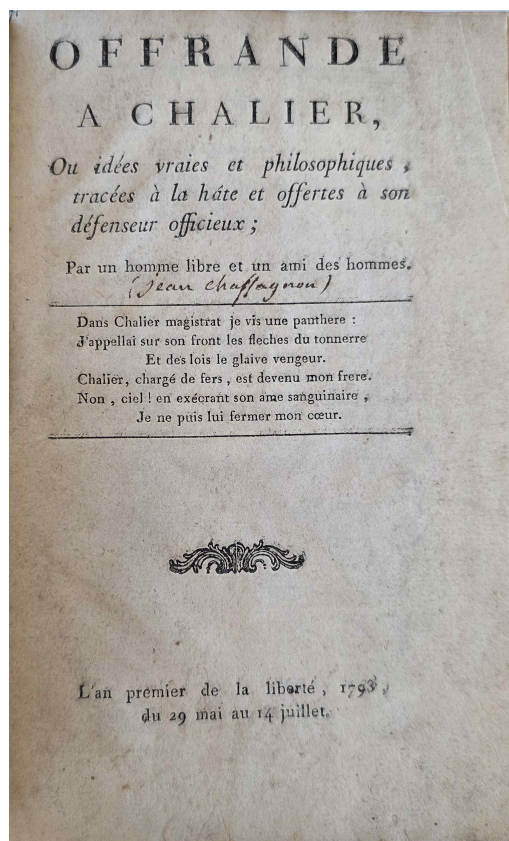
- un portrait gravé de Chalier ;
- une carte de section de la Rue neuve de la Municipalité de Lyon, au nom du citoyen Jean Turin, commissionnaire, datée du 9 mai 1793, an 2 de la République, signée notamment par Chalier ;
- trois billets de siège : deux bons pour cinq livres signés par Nuvlez (voir Maurice Kolsky, *le Papier-monnaie de siège et de campagnes de l'armée française*, deuxième édition, 2007, collection « Histoire du papier-monnaie français », numéro 134, page 52), et un bon pour cinquante sous, signé par Clamaron (*op. cit.*, numéro 137, page 54 ; voir page 51 pour l'orthographe du nom, que Kolsky écrit « Clamarons » page 54) ;
- une pièce contrecollée sur une garde, estampée, avec figure au centre, autour de laquelle on déchiffre « commandant général de l'armée lyonnaise, siège de 1793 ».

Page 10, une note manuscrite a remplacé « pasteur », à propos de Rosier, par « curé ».

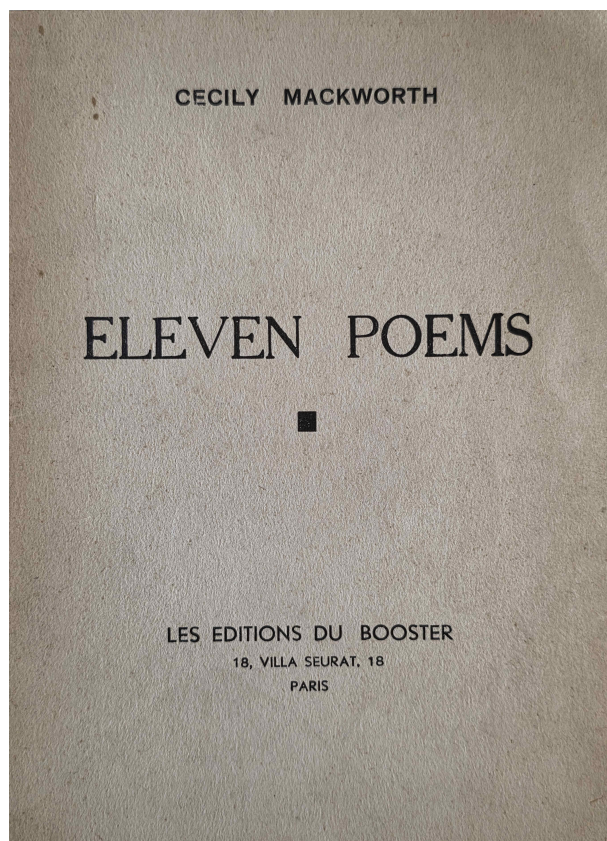
**Provenances remarquables :** abbé Aimé Guillon (1758-1842, auteur des *Martyrs de la foi pendant la Révolution française* (1821) et conservateur à la Bibliothèque Mazarine ; la note manuscrite « Édition originale faite par l'auteur lui-même qui m'a donné cet exemplaire » nous paraît pouvoir être de la main de l'abbé Guillon) ; vendu par ce dernier à Gabriel Charavay (1818-1879 ; note manuscrite signée de ce dernier) ; Joseph Renard (1822-1882), avec ex-libris « Bibliothèque de M<sup>R</sup> J. Renard » au premier contreplat.

**Le CCFr ne signale d'exemplaires qu'à la Bibliothèque municipale de Lyon : Rés 427478 (fonds Lacassagne) et Rés 354140 (fonds Coste).**

600 €



4



7

**CURIOSA.** Voir 2, 3.

**André DERAÏN (1880-1954).** Voir 1.

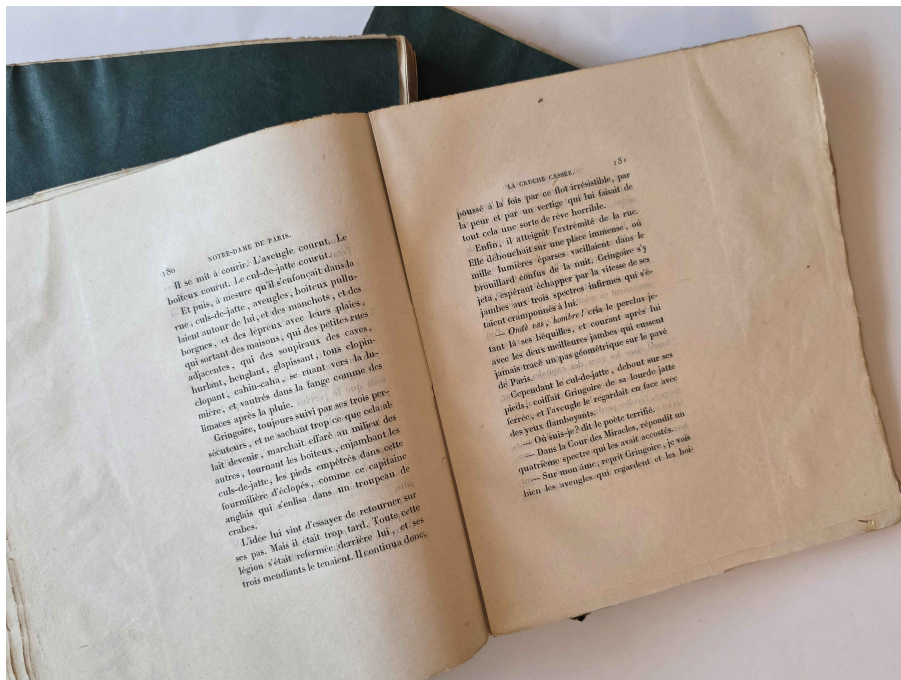
**Tsugouharu FOUJITA (1886-1968).** Voir 3.

**5. Victor HUGO (1802-1885).** NOTRE-DAME DE PARIS. Huitième édition. Paris, Eugène Renduel, 1832. Trois volumes brochés sous couvertures muettes de l'époque, titres manuscrits au dos. Feuillet non rogné de dimensions inégales. Dimensions des couvertures : 21,5 × 18,5 cm. Chemise à rabats, étui [Devauchelle].

**Exceptionnel exemplaire sur Chine, l'un des deux seuls connus et le seul conservé broché, de cette première édition du texte définitif de *Notre-Dame de Paris*, celui qu'on lit encore de nos jours.**

Les éditions parues jusqu'alors (les premières sont de l'année précédente) ne comportaient aucun exemplaire sur grand papier, et il faudra attendre plusieurs dizaines d'années, après le retour d'exil de Victor Hugo, avant que d'autres ne soient imprimés. Les deux exemplaires sur Chine de cette édition, les seuls sur grand papier, n'en sont que davantage précieux.

Cette « huitième » édition comporte trois chapitres alors inédits (« Impopularité », « Abbas Beati Martini » et « Ceci tuera cela ») ainsi qu'une note de l'auteur, inédite elle aussi, expliquant la raison de l'absence de ces trois chapitres dans les éditions précédentes : « À l'époque où *Notre-Dame de Paris* s'imprimait pour la première fois, le dossier qui contenait ces trois chapitres s'égarra. » C'est du moins la version que Victor Hugo souhaitait faire passer à la postérité. Pour une analyse plus poussée, nous renvoyons à la biographie de ce dernier par Jean-Marc Hovasse.



Vicaire précise : « Il a été tiré, en outre, deux exemplaires sur pap. de Chine, l'un qui se trouvait dans la bibliothèque de Renduel et qui fait actuellement partie de celle de M. Adolphe Jullien, l'autre offert par Victor Hugo à M<sup>lle</sup> Louise Bertin. » Notre exemplaire est celui de Renduel, l'éditeur de l'ouvrage. Il a, comme le précise Vicaire, figuré dans la vente de la bibliothèque d'Adolphe Jullien d'« éditions originales d'auteurs de l'époque romantique provenant pour la plus grande partie de l'éditeur Eugène Renduel », 6 et 8 mai 1933 à l'hôtel Drouot, numéro 40.

**Très bel exemplaire conservé dans sa condition d'origine.** Petite déchirure au plat supérieur de la couverture du tome 2, petits défauts et manques aux dos. Quelques rousseurs habituelles sur ce papier, surtout en début et fin de volumes. Un petit trou dans la marge inférieure des pages 215-216 du tome 1. Petit trou affectant quelques lettres de la page 321 du tome 1 (le verso est blanc). Petite déchirure marginale aux pages 307-308 du tome 2. Petit trou dans la marge supérieure des pages 273-274 du tome 3. Pliures (d'origine) au papier des pages 295-296-297-298 du tome 3, affectant la lecture de plusieurs lignes. Quelques feuillets légèrement débrosés. Des rousseurs sur les tranches. Collation détaillée sur demande.

### Références :

— Vicaire, IV, 375.

— Bertin, n° 74. « Édition augmentée d'une préface et non pas de deux chapitres comme annoncé dans les *Débats* du 25 mars précédent mais de trois chapitres. [...] Au r° du f. non ch. qui termine le 3<sup>e</sup> vol., une liste des *œuvres de Victor Hugo* formant la *nouvelle édition complète* [...]. Sur le 2<sup>e</sup> plat de la couv. du 1<sup>er</sup> vol., la même liste. — Ces trois vol. font partie de la 2<sup>e</sup> éd. collective. » Les couvertures de notre exemplaires sont muettes. Nous remercions vivement Éric Bertin pour les discussions que nous avons eues avec lui à propos

de cet exemplaire, et notamment pour sa remarque relative aux grands papiers de ce titre, toutes éditions parues du vivant de l'auteur confondues.

13 500 €

**6. [Alphonse de LAMARTINE (1790-1869), Révolution de 1848].** NOTE MANUSCRITE, SOUVENIR DE LA SCÈNE DU DRAPEAU ROUGE À L'HÔTEL DE VILLE LE 25 FÉVRIER 1848. 1 page, 36,5 × 22,5 cm, pliure médiane. Quelques piqûres et défauts mineurs.

**Saisissante évocation de l'un des plus fameux épisodes de la révolution de 1848, à laquelle la conclusion de cette description confère une dimension presque surnaturelle.** Nous ignorons l'identité de l'auteur de cette note, qui figurait dans un dossier relatif aux événements de 1848 réuni par Lamartine lui-même.

« 1) Une heure avant la scène du drapeau rouge, je fis tous mes efforts pour pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville afin de rejoindre M. de Lamartine. Toutes les issues étaient gardées par des hommes armés et à figures suspectes. Je montais résolument les degrés du perron extérieur, tenant à la main un permis de communiquer avec le gouvernement provisoire lorsqu'une voix me cria : que demandez-vous ? — Lamartine, répondis-je. — Lamartine ! ce n'est pas un républicain, c'est un carliste.

Je me retournais vivement et m'adressant à mon interlocuteur je lui répliquai : — Lamartine est un ami du peuple, un vrai républicain et celui qui l'insulte n'a pas lu l'histoire des Girondins ! — Oh, oui ! reprit cet homme au visage à la fois énergique et sinistre avec un accent de mépris : un républicain de la Gironde ! et me barrant de nouveau le passage, répéta dit avec colère : — On ne passe pas !

J'insistais, mais déjà la foule commençait à gronder et un chef de bataillon de la Garde nationale me fit comprendre par quelques signes d'intelligence que toute tentative serait inutile.

Quelques instants après, le drapeau rouge repoussé à l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville par le courage et par l'éloquence de M. de Lamartine apparaissait à toutes les fenêtres du palais. Des hommes, coiffés du bonnet rouge, pressés et debout sur les fenêtres du Palais, le corps penché sur l'abîme, le bras tendu, agitaient le drapeau de 93 et la foule répondait à leur excitation par des cris sauvages. À ce moment sinistre, le ciel s'assombrit, l'ouragan rugit sur les toits de l'Hôtel-de-Ville, les ardoises volèrent en éclat, et les décharges des fusils retentirent dans les airs. »

500 €

LYON. Voir 4.

**7. Cecily MACKWORTH (1911-2006).** ELEVEN POEMS. Les éditions du Booster, 18, Villa Seurat, 18, Paris. Broché, 18,5 × 13,6 cm. 1 feuillet blanc, 9 feuillets. Couverture quelque peu défraîchie.

**Très rare édition originale de ces poèmes parus à l'enseigne des éditions du Booster, périodique de l'American Country Club transformé en éphémère revue littéraire par son directeur Alfred Perlès avec la collaboration, entre autres, de Henry Miller, Lawrence Durrell et Anaïs Nin.**

**Envoi au recto du feuillet blanc :**

« Pour Yvonne  
très amicalement  
de  
Cecily Mackworth »

Un article de Marc Duvillier, « *The Booster* (1937-1938), l'histoire d'une mystification littéraire », paru dans le numéro 41 (décembre 2007) de la *Revue des revues* (disponible sur Gallica à l'adresse <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t53330475> ; c'est notre source pour tout ce qui touche au *Booster*), pages 35-53,

revient sur cette aventure ayant fait d'un périodique dont Miller écrivait qu'elle était « dégueulasse » et « la pire merde qu'on puisse imaginer » une espèce de revue post-dadaïste dont la liberté de ton et les provocations de la nouvelle équipe amènerait cette dernière à devoir mettre un terme à l'entreprise après quelques numéros : cette éphémère nouvelle formule vit le jour avec le numéro de septembre 1937 (Henry Miller, Lawrence Durrell et William Saroyan en étaient directeurs littéraires, Anaïs Nin rédactrice de la rubrique mondaine, Nancy Myers, épouse de Durrell, directrice artistique, Durrell responsable sous pseudonyme de la rubrique des sports, et Walter Lowenfels, qui avait quitté l'entreprise familiale de laiterie, directeur des « nouvelles du beurre ») et dut s'interrompre dans les premiers mois de l'année suivante pour changer de nom et donner naissance à une autre revue, *Delta*. Parmi les collaborateurs de cet éphémère *Booster*, on comptait Kay Boyle, Brassai, Benjamin Fondane, David Gascoyne, Dylan Thomas, Raymond Queneau... Faut de n'avoir pu consulter une collection de la revue, nous ignorons si des textes de Cecily Mackworth y furent publiés. Nous ne connaissons pas non plus, hélas, l'identité d'Yvonne, à qui cet exemplaire fut offert. On pourra consulter la nécrologie de Cecily Mackworth par *The Guardian* à l'adresse <https://www.theguardian.com/news/2006/aug/07/guardianobituaries.booksobituaries> ainsi que celle de *The Independent* à l'adresse <https://www.independent.co.uk/news/obituaries/cecily-mackworth-410094.html>. Toutes deux mentionnent cette édition d'*Eleven Poems*. Cecily Mackworth a publié des mémoires, *Ends of the World*, que nous n'avons pas consultés. Ces poèmes de jeunesse et sa biographie la placent toutefois au rang des personnalités tout à fait dignes d'être étudiés, même si le public français la connaît moins que certaines de celles qu'elle a connues lors de l'épisode parisien qui vit naître la plaquette que nous présentons.

La Villa Seurat, où habitait Henry Miller, a donné son nom à une collection des éditions Obelisk Press de Jack Kahane. Dans cette collection furent publiés trois ouvrages : *Winter of Artifice* d'Anaïs Nin, *The Black Book* de Lawrence Durrell, et *Tropic of Capricorn* de Henry Miller. Nous ignorons en revanche si les « éditions du Booster » domiciliées à cette même Villa Seurat ont publié d'autres volumes que ces poèmes de Cecily Mackworth.

Au verso du premier plat de couverture, on lit : « For reprint of the poem entitled « Then Saith Pilate — What is Truth? » acknowledgements are due to the London Mercury. » Au bas du dernier feuillet figure la mention « Imprimé en Belgique ». Au verso de ce même feuillet, on lit toutefois : « Imp. JEL, 16, rue Ernest-Cresson, Paris ».

**Très rare publication témoignant de l'épatante aventure du *Booster*.**

**Aucun exemplaire au CCFr.**

500 €

**8. Emmanuel PEILLET (1914-1973). PHILOSOPHIE DU DÉPART.** Coclea éditeur, à la maison de terre, St Thibault-des-Vignes, 1939. Broché (agrafes), 18 × 13,2 cm. 1 feuillet (titre ; verso : « Tiré à deux cents exemplaires / Tous droits réservés »), pages 3-64.

**Édition originale mythique fort rare, dont une grande partie du tirage fut détruite dans un accident.**

Elle est principalement constituée d'un long commentaire du psaume « In Exitu », mais reproduit également des poèmes et photographies d'Emmanuel Peillet et Philippe Merlen.

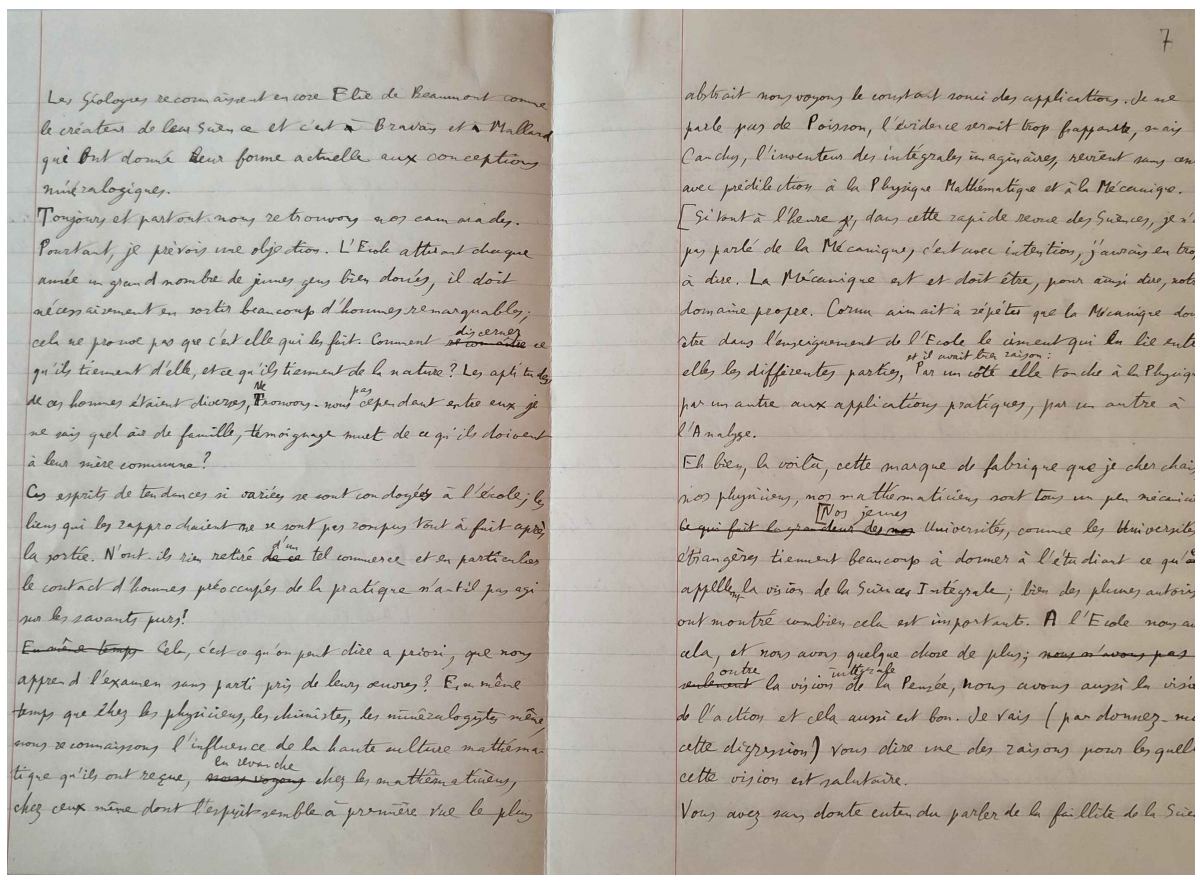
Qualifiant cet ouvrage de « bréviaire de la libération intellectuelle », Jean-Louis Curtis écrivait à son propos : « Quand je le lus pour la première fois en 1939, ce fut comme si un Nietzsche de mon âge m'interpellait en personne ». La liminaire « déclaration d'indifférence à ceux qui ne peuvent pas comprendre » commence ainsi : « On ne veut pas vous connaître. Votre avis, on s'en fout. »

Quelques années plus tard, Peillet créait le Collège de 'Pataphysique, alors que Philippe Merlen, avec qui « ce petit volume [avait été] conçu par son auteur en totale unité de corps et d'âme » (présentation de la réédition de 2006 sur le site de l'Hexaèdre), avait mis fin à ses jours en 1944 après s'être engagé dans la Waffen SS. *Philosophie du départ*, dont très peu d'exemplaires subsistent, demeure l'un des rares témoins d'une époque longtemps demeurée particulièrement mystérieuse, et dont la connaissance est indispensable pour comprendre le contexte et mesurer la portée de l'entreprise à laquelle Peillet se dévouerait par la suite.

Exemplaire en parfait état.

Absent des collections de la BnF.

2 000 €



9

**9. Henri POINCARÉ (1854-1912).** MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE SON DISCOURS PRONONCÉ LE 25 JANVIER 1903 À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, À « MESSIEURS ET CHERS CAMARADES » (aucune présence féminine n'adornait de sa grâce les bancs de l'École en ce temps). 10 pages et demie, 22,5 × 17 cm environ pour chaque feuillet.

Passionnant discours dans lequel Poincaré, revenant sur la part des polytechniciens dans l'œuvre scientifique du dix-neuvième siècle, évoque plusieurs des récentes avancées scientifiques de son époque, en même temps qu'il répond aux critiques adressées à la formation dispensée par l'École polytechnique.

Au-delà, ce texte constitue un véritable plaidoyer pour une éducation supérieure centrée sur la « pensée désintéressée » qualifiée de « libératrice », une éducation dans laquelle « l'alliance de la théorie et de la pratique » sert à « former et élever les âmes » et « apprend à apprendre, à penser et à comprendre ».

Les documents d'une telle importance d'Henri Poincaré sont d'autant plus rares en mains privées que diverses institutions semblent avoir adopté une politique de préemption quasi-systématique lors des ventes publiques des dernières années (au premier rang desquelles les ventes Aristophil).

En ne citant que les quelques extraits suivants, nous ne rendons pas justice à l'intérêt de ce document remarquable ainsi qu'à la hauteur de vues et à la profondeur de la pensée de l'un des plus grands scientifiques de tous les temps.

« [...] Nos camarades se sont illustrés dans la guerre, dans les finances, dans l'administration, dans les travaux publics ; dans le cabinet comme sur le champ de bataille, dans les colonies, à bord des navires, sur mer et sur terre, et même sous terre. D'une si glorieuse variété, nous pouvons à bon droit être fiers, et pourtant c'est elle qui fournit aux détracteurs de notre École un de leurs arguments les plus chers.

[...] Je vous concède le passé, diraient-ils, mais le siècle a marché ; la science s'est accrue et est devenue un fardeau trop lourd qu'il est indispensable de partager ; la division du travail, chère aux économistes, s'impose irrésistiblement et l'Université elle-même, obligée de parquer nos enfants, dès leur âge le plus tendre, dans les catégories A, B, C, D, nous a avertis qu'il faut se spécialiser de bonne heure.

[...] Eh bien, nous aussi nous avons notre noblesse ; nous aussi nous sommes une famille illustre et toutes ses gloires, si diverses qu'elles soient, contribuent à exalter l'âme de chacun de nous, à la rendre plus forte et plus confiante. Ceux qui combattent pour la patrie, comme ceux qui combattent pour la vérité, puisent à ce patrimoine commun comme à une source vivifiante et réconfortante. Ce patrimoine, nous devons donc chercher à l'accroître dans toutes ses parties ; ce qui amoindrirait l'une d'elles les amoindrirait toutes et nous amoindrirait tous. Cette solidarité d'honneur, c'est le véritable esprit de corps, qui ne consiste pas, comme on le croit quelquefois, à soutenir partout nos camarades, mais à nous efforcer toujours de nous rendre dignes d'eux.

L'usage veut que chaque président vienne à son tour vous parler d'une des branches de notre famille commune, chacun choisissant celle qu'il connaît le mieux, et je suis naturellement amené à vous rappeler le souvenir des savants sortis de l'École. [...]

Dans l'œuvre scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui est si grande, la part des polytechniciens est considérable, et cette part, pourtant, ils ne la doivent à aucun monopole. Aujourd'hui, le siècle est terminé et une vue d'ensemble est possible ; dans chaque science nous pouvons distinguer deux ou trois idées fondamentales qui ont engendré une révolution féconde. En mathématiques, l'analyse a été renouvelée par l'introduction des imaginaires, la géométrie synthétique est née. À qui devons-nous ces deux progrès essentiels ? Le premier, c'est à Cauchy, le second c'est à Chasles et à Poncelet.

La physique d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle d'il y a cent ans ; l'optique physique, la thermodynamique, l'électrodynamique l'ont transformée. Pour l'optique, c'est Fresnel qui a fait tout l'essentiel ; pour la théorie mécanique de la chaleur, Sadi Carnot a été le génial précurseur et aux débuts de l'électrodynamique nous retrouvons encore le grand nom d'Arago.

Si la Mécanique Céleste a cessé de tourner toujours dans le même cercle, c'est grâce à Le Verrier et à Delaunay dont je ne crains pas de rapprocher les noms, maintenant qu'ils sont morts et qu'un conflit n'est plus à craindre.

La théorie atomique a changé la face de la Chimie. Or sur quel fondement reposerait cette théorie si notre camarade Gay-Lussac ne lui avait donné la loi des volumes.

Les Géologues reconnaissent encore Élie de Beaumont comme le créateur de leur science et c'est Bravais et Mallard qui ont donné leur forme actuelle aux conceptions minéralogiques.

Toujours et partout nous retrouvons nos camarades. [...]

En même temps que chez les physiciens, les chimistes, les minéralogistes même, nous reconnaissons l'influence de la haute culture mathématique qu'ils ont reçue, en revanche, chez les mathématiciens, chez ceux même dont l'esprit semble à première vue le plus abstrait, nous voyons le constant souci des applications. Je ne parle pas de Poisson, l'évidence serait trop frappante, mais Cauchy, l'inventeur des intégrales imaginaires, revient sans cesse avec prédilection à la Physique Mathématique et à la Mécanique.

Si tout à l'heure, dans cette rapide revue des Sciences, je n'ai pas parlé de la Mécanique, c'est avec intention, j'aurais eu trop à dire. La Mécanique est et doit être, pour ainsi dire, notre domaine propre. Cornu aimait à répéter que la Mécanique doit être dans l'enseignement de l'École le ciment qui en lie entre elles les

différentes parties, et il avait bien raison : par un côté elle touche à la Physique, par un autre aux applications pratiques, par un autre à l'Analyse.

Eh bien, la voilà, cette marque de fabrique que je cherchais ; nos physiciens, nos mathématiciens, sont tous un peu mécaniciens.

Nos jeunes Universités, comme les Universités étrangères, tiennent beaucoup à donner à l'étudiant ce qu'elles appellent la vision de la Science Intégrale ; bien des plumes autorisées ont montré combien cela est important. À l'École nous avons cela, et nous avons quelque chose de plus ; outre la vision intégrale de la Pensée, nous avons aussi la vision de l'action et cela aussi est bon. Je vais (pardonnez-moi cette digression) vous dire une des raisons pour lesquelles cette vision est salutaire.

Vous avez sans doute entendu parler de la faillite de la Science et cela vous a peut-être paru étonnant après tant de conquêtes si rapides et si surprenantes. Et cependant, cela s'explique aisément. Voulez-vous me permettre une comparaison ? Beaucoup de gens prétendent que les enfants ne sont jamais si insupportables qu'au moment du jour de l'an[,] tant de richesses à la fois ne font que les rendre maussades ; le jouet qu'ils ont reçu ne leur plaît jamais, et ils envient celui de leur frère. Eh bien nos contemporains sont comme ces enfants gâtés ; depuis cent ans, ils ont reçu trop d'étrennes.

Pour la lutte de la vie, il faut deux choses, des armes et du courage ; la science nous a promis des armes, elle nous les a données ; si nous n'avons pas le courage de nous en servir, ce n'est pas elle qui fait faillite, c'est nous.

Ce découragement, si fréquent autour de nous, tout mal fondé qu'il soit, n'en est pas moins un mal, puisqu'il est une faiblesse. Contre ce mal, nous autres polytechniciens, nous sommes mieux préservés, parce que nous avons un antidote. L'action, ou à son défaut, la vision de l'action, est le meilleur remède contre le vague à l'âme ; c'est l'oisiveté qui fait les enfants gâtés. Or ceux d'entre nous qui n'agissent pas, ont du moins vu de près ceux qui agissent et il leur en reste quelque chose.

Ceux, dont nous avons parlé, sont les grands ancêtres, mais les fils n'ont pas été indignes de leurs pères. Dans la génération suivante ont brillé deux hommes que nous avons tous connus, car ils ne se sont éteints que dans ces dernières années. Hermite, dont le regard semblait toujours tourné vers quelque vision intérieure, voyait, je crois, face à face les abstractions mathématiques, sans voile et dépouillées de toute forme matérielle, et pour lui cependant étincelantes, vivantes et presque animées. Bertrand, aux yeux pétillant de malice, pensait en géomètre plutôt qu'en analyste, critique pénétrant en même temps qu'inventeur ingénieux, lettré presque autant que mathématicien. Après eux sont venus Laguerre et Halphen, qui nous furent trop tôt ravies, M. Jordan qui a créé toute une algèbre nouvelle, M. Humbert, l'élégant géomètre. Je ne veux pas oublier Montard qui a rendu tant de services à l'enseignement de l'École et à l'Association. Dédaigneux des honneurs, sa rude indépendance égalait la sûreté de son jugement et son sens mathématique.

Les physiciens ne sont pas restés en arrière. Quelle figure originale que celle de M. Potier dont l'intelligence pénétrante nous paraît plus admirable encore depuis qu'elle semble défier les cruelles attaques de la maladie comme pour nous prouver combien une grande âme est au dessus des atteintes d'une force aveugle et stupide.

À côté de lui nous voyons M. Becquerel qui a ajouté de nouveaux rayons à la gloire de sa dynastie.

Mais je n'en finirais plus, contentons-nous d'une sèche statistique et constatons que l'Académie des Sciences compte actuellement 26 de nos camarades ; nous en trouvons également à l'Académie Française, à l'Académie des Inscriptions, à l'Académie des Sciences Morales, car nous avons aussi des archéologues, des économistes ; nous avons même des philosophes, M. de Freycinet par exemple, comme nous avons eu autrefois Auguste Comte et Jean Reynaud.

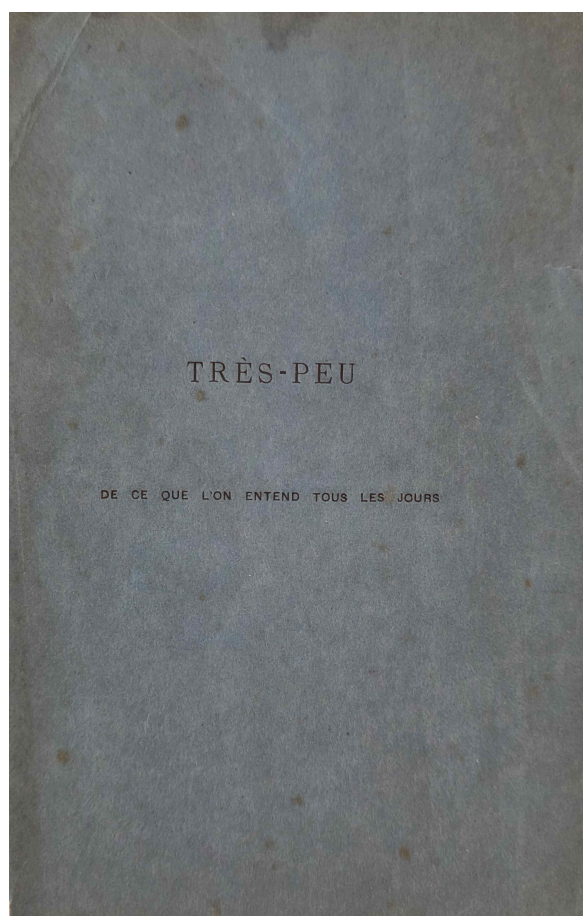
Quant à l'avenir, nous pouvons avoir confiance, à la condition que notre enseignement conserve son caractère essentiel. Sans doute des progrès sont possibles et désirables, mais il faut que la grande pensée qui a présidé à la création de l'École ne soit pas méconnue. La Science a grandi et cependant nous n'avons toujours que deux ans pour apprendre, de sorte que nos richesses commencent à devenir un embarras. Peut-être faudra-t-il choisir, mais alors il faudra bien choisir ; ce qu'il faudra conserver c'est ce qui peut servir à

former et élever les âmes, ce qui apprend à apprendre, à penser et à comprendre. L'École doit former des esprits et non des aides mémoire ambulants.

N'imitons pas la trop célèbre commission de 1850 qui a voulu nous infliger dix années de pesante obscurité. Les hommes qui la composaient et dont quelques-uns étaient éminents savaient bien ce qu'ils faisaient. S'ils avaient peur de la pensée désintéressée, c'est qu'ils savaient qu'elle est libératrice. Malgré le mal passager qu'ils nous ont fait, ils nous ont du moins rendu un service ; ils nous ont avertis. Ce qu'ils ont voulu, nous ne pouvons le vouloir puisqu'ils nous ont laissé voir pourquoi ils le voulaient. Ceux qui aiment la liberté craindront de leur ressembler et on peut être certain qu'ils ne se laisseront plus séduire par les sophismes des praticiens intransigeants.

L'École doit se transformer peu à peu comme toutes les choses humaines, mais il ne faut pas toucher à ce qui fait son âme, il faut que l'alliance de la théorie et de la pratique ne soit pas rompue ; il ne faut pas la mutiler, sans quoi il n'en resterait qu'un vain nom. »

7 500 €



10

**10. [Eugène VIVIER (1817-1900)]. TRÈS-PEU DE CE QUE L'ON ENTEND TOUS LES JOURS.** Sans nom d'éditeur. Paris, Imprimerie de E. Brière, rue Saint-Honoré, 257. [1878]. Broché sous couverture bleue, 17 × 10,9 cm. 1 feuillet blanc, 1 feuillet (faux-titre ; verso : adresse de l'imprimeur), pages 3-137, verso blanc, 1 feuillet blanc. Sur le second plat de couverture, répétition de l'adresse de l'imprimeur. Manques en tête et queue du dos, légers autres petits manques ou déchirures aux plats et au dos, des piqûres sur la couverture. Quelques piqûres éparses.

**Très rare véritable édition originale, sous couverture bleue, parue sans nom d'auteur, de cet ouvrage inclassable, chef-d'œuvre de mystification et précurseur du traitement moderne de l'absurdité de la condition humaine.**

**Exceptionnel exemplaire, portant un envoi de l'auteur, sur la page de faux-titre, d'une écriture minuscule :**

**« A mon ami Lemonnier,  
ce petit livre qui n'est pas  
de son ami E Vivier. »**

L'envoi fait manifestement référence au fait que rien dans le texte de ce livre n'est, en un sens, d'Eugène Vivier, compilateur scrupuleux des phrases parfaitement banales et dénuées d'intérêt qui constituent l'intégralité de ce petit volume, à raison d'une par feuillet, telles que :

« Il ne doit pas demeurer loin d'ici, — car nous le voyons passer tous les jours. »

« Vous seriez bien aimable d'aller me chercher mon éventail ; — je l'ai laissé, — je crois, sur la table de la salle à manger. »

« C'est bien étonnant que vous ne l'ayez pas reçue, — je l'ai mise à la poste moi-même. »

S'il est resté célèbre comme corniste virtuose, Eugène Vivier pratiquait également avec passion l'art de la mystification, dont l'on peut considérer que relève cet ouvrage, mais ce n'est certainement pas à cela qu'il se limite. Citons l'*Encyclopédie des farces, attrapes et mystifications* (pages 50 et 211), dans les pages de laquelle Vivier apparaît à maintes reprises : « Eugène Vivier est un des plus grands farceurs et mystificateurs des temps modernes. [...] Un *Petit catéchisme théâtral* publié à Lyon en 1843 semblait avoir tari la veine littéraire du corniste Eugène Vivier quand, de 1879 à 1900, date de sa mort, à Nice, il publia successivement vingt-deux plaquettes qui constituent une des supercheries littéraires les plus curieuses et les mieux réussies. ». Suit la liste des publications en question, qui commence par *Très peu de ce qu'on [sic] entend tous les jours*, indiqué comme préfacé par Philippe Gille et datant de 1879. L'*Encyclopédie* poursuit : « Gustave Flaubert, qui travaillait à son *Dictionnaire des idées reçues* lorsque parut *Très peu de ce qu'on entend tous les jours* en 1879, déclara tout net : “Rien à craindre, c'est idiot.” Ce jugement peut paraître excessif, mais il est juste ; et non seulement il est juste, mais il prouve que Vivier, du premier coup, avait atteint son but. Comment pouvait-on s'amuser à recueillir et à publier [...] ces collections de phrases sans aucun intérêt ? »

De cette série de publications qui forment une entreprise qui n'avait jamais eu d'exemple, la première semble résolument être *Très peu de ce que l'on entend tous les jours*, coup d'essai qui fut un coup de maître. Devant ces phrases d'une platitude exemplaire (si difficile à inventer qu'il fait peu de doutes qu'il ne s'agisse de paroles véritablement ouïes par Eugène Vivier), comment ne pas penser au théâtre de l'absurde et à un autre artiste de la mystification, Alphonse Allais ? **Comme l'*Album primo-avrilésque*, *Très peu de ce que l'on entend tous les jours*, sous les apparences d'une farce, annonce, avec tout le sérieux requis si l'on sait voir, une bonne part de ce que sera la création artistique du siècle suivant.**

De *Très peu de ce que l'on entend tous les jours*, la plupart des peu fréquents exemplaires que l'on rencontre comportent une préface de Philippe Gille, ainsi que le mentionne l'*Encyclopédie des farces, attrapes et mystifications*, et sont d'une présentation différente : la couverture porte le nom de l'auteur, celui de l'imprimerie Motteroz et la date de 1879 ; de plus, chaque page, sur papier vergé, présente un filet rouge d'encadrement. C'est le cas, par exemple, de l'exemplaire 8-Z-1139 de la BnF, qui porte un cachet de dépôt légal de 1879. La présente édition, elle, n'est pas datée, mais l'exemplaire 8-Z-828 de la BnF, lui aussi conservé broché sous couverture bleue, porte un cachet de dépôt légal à la date de 1878. Même si l'absence de préface, la présentation moins recherchée et l'impression sur un papier ordinaire forment à elles seules un faisceau d'indices permettant de conjecturer sans trop de risques de se tromper que cette édition précède celle imprimée par Motteroz, les millésimes respectifs de dépôt légal le démontrent.

1 500 €

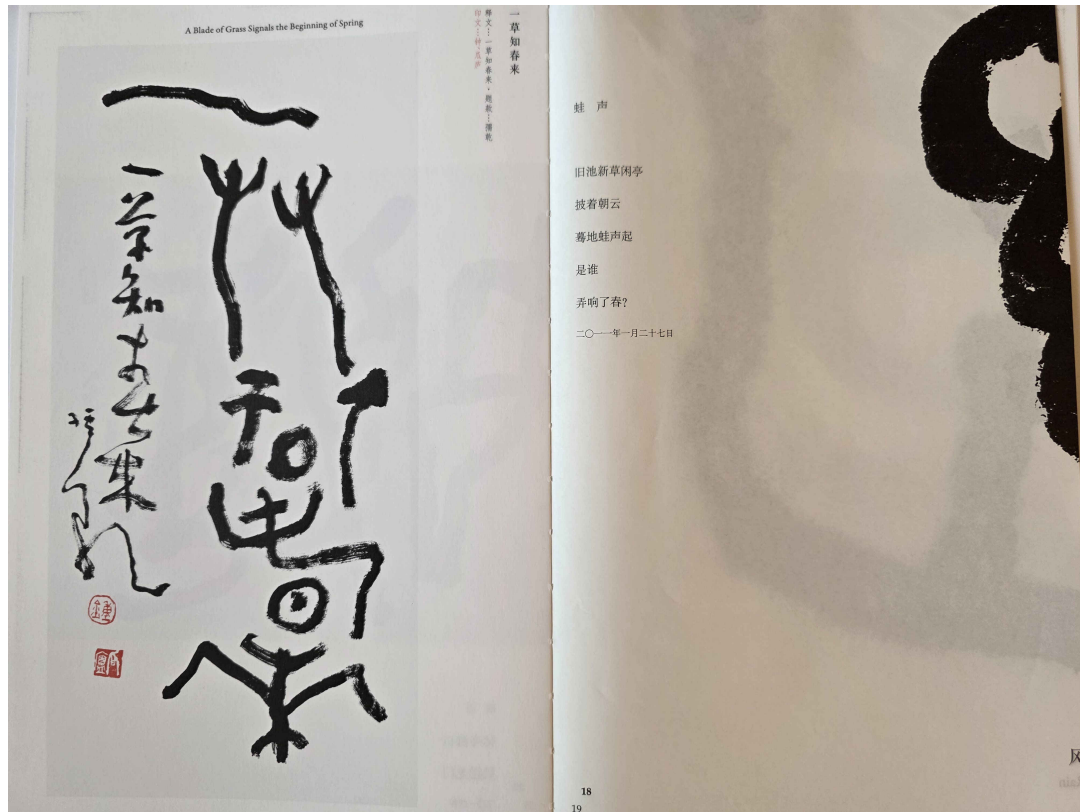
**11. ZHONG Ruqian (钟孺乾) (1950-).** SO FUN. 真好玩. After Intermission, janvier 2021. Broché sous chemise carton rempliée, 30,5 × 20 cm.

**Rare témoin, réalisé aux heures les plus difficiles de la pandémie de Covid-19, de l'édition et de la création contemporaines en Chine.**

Première et seule édition, épuisée, limitée à 140 exemplaires numérotés, de ce recueil mêlant poèmes, calligraphies et illustrations, dont l'idée est née durant le confinement auquel l'auteur, enseignant à l'Institut des Beaux-Arts de l'Université Zhongnan Minzu, se trouvait soumis à Wuhan.

La maquette du livre est de Lü Min, les traductions de Jo Zhou.

200 €



Achévé de tapoter dans la fraîcheur de la salle T,  
pour la fleur de nos clients  
vers la fin de  
la canic  
cul  
e  
.